# La vengeance de Lucie Fernoir

Pendant que son ami Séraphin lisait religieusement son conte, Lucie Fernoir piaffait d’impatience. Elle connaissait parfaitement cette fable, l’histoire de deux mouches, dont elle avait choisi le sujet tout spécialement pour Marie sa cousine.

Sur les charbons ardents, elle attendait le dénouement qu’elle avait imposé à Séraphin : une apothéose pas piquée des hannetons pour une histoire de mouches !

Petite fille, Lucie tuait des mouches et les mettait discrètement dans la trousse de Marie sa cousine… L’entendre hurler quand elle les découvrait était une véritable jouissance ! Elle se vengeait ainsi du surnom que Marie lui avait donné : « *Démon Noir* ».

Elle maudissait ses parents de l’avoir affublée de ce prénom « Lucie », fort joli mais qui, associé à son nom, devenait parfaitement ridicule et suscitait les moqueries de ses camarades. Comme les enfants peuvent être cruels entre eux !

Elle observait le visage de sa cousine haïe pendant que le conteur poursuivait son récit. Marie avait perdu son sourire de jeune mariée comblée, elle était crispée et écoutait dans un silence angoissé.

Lucie ne comprenait pas que son frère Martial soit amoureux de Marie, que pouvait-il bien trouver d’aussi séduisant chez elle ? Si elle avait osé aborder le sujet tabou de cet amour secret, elle le lui aurait demandé.

Les autres convives s’impatientaient un peu en écoutant le conteur débiter son conte interminable, se demandant avec inquiétude quelle pouvait être la morale d’une telle fable et craignant que Marie puisse en prendre mouche.

Enfin, Séraphin releva la tête et se tourna vers Marie et Clément en entamant sa conclusion :

*« Qu’adviendrait-il de leurs projets, eux qui n’avaient même pas encore défini la destination de leur voyage de noces ? Alors, qui sait, les rencontrerons-nous un jour endormis sous un manguier, bercés par une chanson douce émanant du lointain…! »*

Sitôt le dernier mot prononcé, Lucie prit une enveloppe verte enrubannée de rose dans son sac à main, se leva et se dirigea vers Marie d’un pas décidé. Tous la regardèrent, inquiets, tétanisés. Qu’allait-il arriver ? Le silence était oppressant. On aurait entendu une mouche voler mais il n’y en avait pas.

(Bztt s’était bien gardée de voleter sous ses yeux : le renom de Lucie Fernoir en tant que reine des pourfendeurs de mouches était parvenu jusqu’à elle.)

Lucie pensa qu’elle aurait dû en capturer avant le repas et les libérer discrètement dans la salle pendant le discours. Elle s’approcha, adressant un sourire mielleux à Marie qui recula avec sa chaise quand elle fut trop près d’elle. Seule la table les séparait. Lucie tendit l’enveloppe à sa cousine qui se figea brusquement comme si une mouche l’avait piquée. Elle lui dit en souriant :

« *Voici, Chère Marie, le cadeau que nous vous faisons avec Martial et mes parents. Nous vous souhaitons ensemble tout le bonheur du monde* *et beaucoup de petits moucherons ».*

Marie se tourna vers Clément qui, à son regard, comprit que Marie était incapable de découvrir le contenu de cette enveloppe. D’un geste nerveux, il l’ouvrit avec le couteau qu’il saisit sur la table et en sortit une carte cadeau aux couleurs d’une agence de voyage, « Africa Rêve », sur laquelle était écrit un texte qu’il lut à haute voix : « Bon pour un voyage d’une semaine en hôtel club 4 étoiles au Sénégal (avion compris) en pension complète à la date de votre choix ».

Clément rassuré remercia Lucie en lui souriant. Marie éclata en sanglot à sa grande surprise. Il la serra dans ses bras pour la réconforter.

Ce qu’il ne savait pas encore – il avait toute une vie pour découvrir son épouse – c’était que Marie détestait l’Afrique depuis qu’elle avait failli y laisser la vie. Elle faisait d’horribles cauchemars depuis le rapatriement sanitaire qui avait mis fin à une mission au Niger, et s’était jurée de ne plus jamais mettre les pieds dans un pays où mouches et araignées prenaient de telles proportions, où il fallait se protéger d’insectes monstrueux qui surgissaient toujours là où on les attendait le moins. Pour rien au monde elle n’aurait accepté de prendre l’avion vers l’une de ces contrées sauvages, si belles pourtant dans les reportages qu’elle regardait parfois, pour essayer de se libérer de sa phobie.

Lucie le savait. Le rêve africain serait un cauchemar pour Marie.

Marie s’essuya les yeux et se tourna vers sa peste de cousine en lui glissant à voix basse pour ne pas être entendue par tous les convives et leur gâcher la fête :

« *S’il te plait Démon Noir, va-t-en*!

– *Rassure-toi, Marie, c’était mon intention !* » lui répondit Lucie en tournant le dos aux mariés et en gagnant la sortie.

En passant devant une table, elle aperçut Madame Paul, leur ancienne institutrice, qui se levait. Cela faisait des années qu’elle ne l’avait pas revue. Comme elle avait changé et vieilli ! Lucie s’approcha d’elle et la salua.

« *Heureuse de vous revoir Madame, vous partiez ?*

*– Je ne suis plus toute jeune ma chère Lucie, je suis très fatiguée, il se fait tard* ».

Quelle aubaine, pensa Lucie, la vieille bique va me permettre de sortir sans être importunée.

« *Permettez-moi de vous raccompagner Madame, votre sac paraît très lourd, donnez-le, je vais vous le porter*. »

Madame Paul lui tendit son bras et le sac en souriant en lui disant à voix haute :

« *C’est avec plaisir. Merci beaucoup, tu es toujours aussi belle et gentille Lucie.* »

Madame Paul envoya un petit signe complice à son mari qui discutait un peu plus loin avec l’oncle Alfred. Elle lui avait bien dit qu’elle trouverait quelqu’un pour la raccompagner et qu’il n’aurait pas à quitter la fête avant le bal ! Il aimait tant danser ! Elle, elle ne pouvait plus depuis qu’un accident lui rendait la station debout très pénible.

À petits pas, elles se dirigèrent vers la sortie toutes les deux sous le regard des convives atterrés.

Lucie jubilait.

Martine MARTIN